

Elaine Champagne, « Des enfants en théologie ? », dans *Pratiques émergentes en théologie : Des printemps théologiques ?*, Étienne Pouliot, Anne Fortin et Elaine Champagne (dir.), Paris, Peeters, 2016, p. 87-102.

Elaine Champagne
Professeuse agrégée
Chaire en théologie spirituelle et spiritualités
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval, Québec
elaine.champagne@fsr.ulaval.ca

Des enfants en théologie?

Juifs et chrétiens se comprennent comme porteurs d'une Parole qui vient du Dieu unique, d'un Dieu qui a fait le monde par sa Parole. « La parole est tout près de toi, elle est dans ta bouche et dans ton cœur pour que tu la mettes en pratique. » (Dt 30,14) Cette Parole vivante aurait pris chair et se serait pleinement accomplie en cet homme que les chrétiens disent Verbe de Dieu. Parole vivante et vivifiante, elle est portée par une longue tradition de témoins qui aujourd'hui encore se comprennent comme des gens de la Parole, des gens de parole et « de Parole ».

La théologie – terme dont l'étymologie renvoie aux racines « parole » et « Dieu » – cherche à reconnaître, à interpréter et à exprimer avec justesse cette parole. La théologie chrétienne cherche à articuler une parole non seulement au sujet de Dieu mais bien une parole qui nous place, comme humains, en relation avec Dieu et avec le monde. Lorsque la théologie se penche sur l'interprétation de la parole écrite reçue des premiers témoins, c'est-à-dire sur l'interprétation des textes bibliques, il est question de théologie biblique ou d'exégèse. Lorsqu'elle creuse ses grands fondamentaux, qu'elle déploie comme une large fresque l'articulation entre visions du monde et de l'humain, entre sens de la vie et présence de Dieu, alors la théologie est appelée fondamentale. Lorsqu'elle cherche à répondre aux grandes questions existentielles du cœur humain, lorsqu'elle cherche à dire les chemins de l'écoute et du dialogue, du plus profond de soi, avec Dieu, avec ce qui nous entoure et avec les autres, elle est appelée théologie spirituelle. Lorsqu'elle met au jour l'appel du frère ou de la sœur, le geste posé ou encore à faire, lorsqu'elle « agit » le salut donné par Dieu, elle se fait théologie pastorale. Pour ce faire, dans une démarche croyante, elle se comprend comme invitée à toujours adopter la posture de celle qui se laisse guider par l'Esprit. « Dieu mon Seigneur m'a donné le langage d'un homme qui se laisse instruire », nous dit le prophète Isaïe (Is 50,4a)¹. Ce don de la parole est reçu en vue d'une action concrète et efficace, d'une opération transformante pour le monde, dans le monde et avec le monde. Le verset se poursuit : « Pour que je sache à mon tour reconforter celui qui n'en peut plus². » Ce faisant, elle s'adresse à Dieu dans la prière, elle habite l'expérience humaine pour y déceler la présence de Dieu et elle interroge la Tradition; elle vise ainsi à retrouver, dans leur corrélation, la Parole vivante. C'est un travail ardu, rigoureux, exigeant, constant que cette démarche qui ne vise pas seulement à chercher la Parole mais à nous laisser enfanter par elle. La théologie, comme l'écoute de la Parole, ne nous laisse pas indemnes : « Vivante, en effet, est la parole de Dieu, efficace

¹ Bible de la Liturgie. C'est la Bible de Jérusalem qui est utilisée dans cette réflexion, sauf mention contraire.

² Is 50,4b (Bible de la Liturgie).

Elaine Champagne, « Des enfants en théologie ? », dans *Pratiques émergentes en théologie : Des printemps théologiques ?*, Étienne Pouliot, Anne Fortin et Elaine Champagne (dir.), Paris, Peeters, 2016, p. 87-102.

et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants, elle pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles. » (He 4,12)

La théologie, comme la foi, demande un travail de maturité. De quoi alors pourraient bien être capables les enfants dans ce contexte? Pourquoi parle-t-on aujourd'hui non seulement de théologies de l'enfance mais aussi de théologies des enfants? Quelle crédibilité et quelle portée ces théologies ont-elles?

Les enfants portent le nom de « sans paroles » (*infans*). Leur capacité de dire ou d'exprimer ce qui les habite est limitée. Pour devenir des êtres de paroles, ils ont besoin des autres et sont influencés par eux, enfants et adultes. Les enfants ont une expérience de vie qui correspond à leur jeune âge. Ainsi, ils n'ont pas développé l'envergure et la rigueur de la pensée adulte. Est-il possible que des sans paroles disent la Parole, qu'ils fassent théologie? Jusqu'à tout récemment, les enfants occupaient pourtant une place extrêmement marginale en théologie.

Or un troisième élément vient s'ajouter à la problématique. En effet, l'Église actuelle est interpellée par ses contemporains; pour plusieurs, sa parole ne parle plus. Elle n'est plus compréhensible. Elle ne fait plus sens. Pourtant, les questions qui sont adressées au spirituel demeurent. L'Église serait-elle devenue « infans », sans parole?

Je me demande si les enfants ne pourraient pas être de ceux qui nous apprennent à parler. Pourraient-ils nous aider à redécouvrir et à dire à nouveau ou autrement la Parole, à revisiter les fondamentaux du mystère chrétien? Je me demande si innocemment, les enfants ne pourraient pas nous mener sur de nouvelles voies (voix) qui nous révèlent la parole « parlante ». « Un petit enfant les conduira », laisse entendre le même Isaïe (Is 11,6c).

Comment les théologiens ont-ils parlé des enfants au fil des siècles? Dans un premier temps, je propose un bref tour d'horizon des questions qu'ont soulevé la présence des enfants en Église ou des thématiques qu'ils ont inspirées, des origines jusqu'à Vatican II. À l'époque de Vatican II, dans les années 1960, la société et l'Église s'engagent, chacune pour sa part, dans d'importants virages. Ces virages ont un impact très réel sur la place accordée aux enfants en leur sein. Ce sera l'objet du deuxième temps de la réflexion. Mais c'est à partir de la promulgation par l'ONU de la Convention internationale pour les droits de l'enfant, en 1989, que des publications mettant en relation les enfants, les religions et les spiritualités commencent à se faire remarquer. La troisième partie de cette réflexion s'intéressera surtout à la période actuelle et à la possible contribution des enfants à la théologie contemporaine.

Un peu d'histoire

Peu de phrases dans les évangiles sont aussi connues parmi les chrétiens que celle-ci, presque identique dans les synoptiques et qui fait dire à Jésus : « Laissez les petits enfants venir à moi; ne les empêchez pas, car c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume de

Elaine Champagne, « Des enfants en théologie ? », dans *Pratiques émergentes en théologie : Des printemps théologiques ?*, Étienne Pouliot, Anne Fortin et Elaine Champagne (dir.), Paris, Peeters, 2016, p. 87-102.

Dieu³. » La citation retient l'attention des parents qui aujourd'hui encore comptent que leurs enfants obtiennent partout les meilleures places, y compris pour l'accès aux sacrements. Les exégètes, quant à eux, s'intéressent surtout à l'ambiguïté du verset qui suit⁴, à savoir s'il s'agit d'accueillir les enfants ou s'il faut se faire enfant pour recevoir le Royaume. Il faut toutefois reconnaître qu'il est très peu question des enfants dans les évangiles et que le terme réfère habituellement moins à leur jeune âge qu'à la situation sociale des petits⁵.

Dans ses épîtres, Paul utilise abondamment la terminologie de l'enfance pour encourager les communautés à croître dans une foi authentique et ferme. Il encourage à dépasser l'enfance de la foi. Comme le fait remarquer l'exégète Reider Aasgaard⁶, Paul se compare tantôt à une mère qui enfante (Ga 4,19) ou un père qui engendre (1 Co 4,14-15) les communautés chrétiennes auxquelles il s'adresse, tantôt à un fœtus (Ga 1,15-16) ou à un avorton (1 Co 15,8-9) et se présente comme le plus petit des apôtres pour légitimer par contraste son appel. Nous sommes enfants de Dieu, rappelle-t-il, et c'est en recherchant la maturité de la foi que nous approcherons de notre modèle, le Christ, celui qui a donné sa vie pour nous. « Nous devons parvenir, tous ensemble, à ne faire plus qu'un dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu, et à constituer cet Homme parfait, dans la force de l'âge, qui réalise la plénitude du Christ. » (Ep 4,13) L'idéal à rechercher se situe dans cette maturité de la foi.

Certains des premiers Pères de l'Église, tel Clément d'Alexandrie, reprendront cette image de la croissance des enfants vers l'âge adulte pour parler du cheminement vers la maturité des vertus chrétiennes. Irénée de Lyon, par exemple, explique l'imperfection humaine en faisant référence à des enfants qui doivent apprendre à exercer judicieusement leur liberté.

Les Pères se préoccupent d'encourager et de soutenir chez les chrétiens une vie morale sans reproches, afin de recevoir le salut promis. Avec la christianisation de l'Empire romain et sous l'influence des philosophes grecques, l'idéal de vie spirituelle chrétienne en vient à encourager, au point de la prioriser, une vie de solitude et d'intériorité apparemment incompatible avec la sollicitude et les soins que requiert la présence des enfants. La vie érémitique, cénobitique puis monastique se développe avec un idéal de stabilité, de silence et d'ascèse en vue d'une maîtrise des sens et d'un don de soi sans partage mais distancié des soucis du monde. Cela est connu : les enfants et la vie des familles sont alors à peu près complètement absents des grands écrits spirituels puis des grandes écoles de spiritualité.

³ Mc 10,14 et Lc 18,16. Mt 19,14 se lit plutôt comme suit : « Laissez les petits enfants et ne les empêchez pas de venir à moi; car c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume des Cieux. »

⁴ « En vérité, je vous le déclare, qui n'accueille pas le Royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera pas. » (Mc 10,15)

⁵ Voir, par exemple, l'étude exhaustive de Simon LÉGASSE : *Jésus et l'enfant. « Enfants », « petits » et « simples » dans la tradition synoptique*, Paris, Gabalda (coll. Études Bibliques), 1969.

⁶ Reidar AASGAARD: « Paul as a Child : Children and Childhood in the Letters of the Apostle », *Journal of Biblical Literature* 126/1 (2007), p. 129-159.

Elaine Champagne, « Des enfants en théologie ? », dans *Pratiques émergentes en théologie : Des printemps théologiques ?*, Étienne Pouliot, Anne Fortin et Elaine Champagne (dir.), Paris, Peeters, 2016, p. 87-102.

Chrysostome fait exception à la règle. Son discours pastoral fait place aux enfants à proprement parler. Les homélies de Chrysostome, évêque de Constantinople, font souvent référence à la situation des parents et des familles. Chrysostome aborde la question de l'éducation des enfants et des rêves parentaux, de la pédagogie et du soin que prendront les parents pour initier leurs enfants à la foi chrétienne, de leur responsabilité comme artisan, à l'instar de Dieu, du devenir de leur enfant. Chrysostome accorde une grande valeur chrétienne à la famille. « Les parents, dans leur union physique et dans leur communion d'amour, transmettent à leurs enfants l'image et la ressemblance de Dieu⁷. »

L'image de Dieu et la croissance dans la ressemblance à Dieu sont à la base de l'exhortation de Chrysostome qui invite les parents à restaurer et à raffiner cette image dans leurs enfants. Chrysostome défend que lorsque les parents éduquent leurs enfants dans la vertu, dans cette disposition à faire le bien, ils remplissent un rôle comparable à celui du Christ pour l'humanité⁸.

Alors qu'ils ne côtoient pas d'enfants en chair et en os dans leur quotidien, d'autres Pères de l'Église un peu plus tardifs s'inspirent d'une idéalisation des enfants pour interpréter l'appel évangélique à leur ressembler. C'est l'innocence des enfants, leur pureté qu'il faut alors imiter sur le chemin de la perfection.

Avec beaucoup plus de réalisme puisqu'il connaît d'expérience la paternité, Augustin se heurte de plein fouet dans sa théologie à la question de l'innocence et de la responsabilité des enfants⁹. C'est parce nous usons mal de notre liberté que nous avons besoin de la grâce du salut signifié dans toute sa réalité par le baptême. Nous avons besoin du soutien de Dieu, de la présence de son Esprit pour tendre vers l'accomplissement de notre ressemblance à Dieu. Et comment ne pas offrir aussi à nos enfants, par le baptême, un si grand trésor que la vie en communion avec Dieu? Comment leur refuser sa grâce? Car il suffit de regarder des enfants bien concrets, même des poupons, pour s'apercevoir qu'eux aussi sont parfois traversés par la colère ou la jalousie. Impossible de fermer les yeux. Impossible également de leur imputer comme à un adulte ce qui ne tend pas vers le bien et pourtant les habite. Les enfants ne sont pas innocents, pas plus qu'ils ne sont encore pleinement imputables de leurs actes. Augustin était sensible à la dimension de croissance et d'éducation vers la pleine responsabilité. Mais les enfants aussi, même les plus petits, ont besoin de la grâce qui guérit et qui sauve. Eux aussi ont besoin du baptême. À une époque où la mortalité infantile est très fréquente, la réflexion d'Augustin le conduit toutefois à une question tragique, dont il débattrait avec douleur avec Jérôme et qui restera pour lui sans réponse : qu'advient-il des enfants qui meurent sans baptême? Comment Dieu pourrait-il les condamner pour des fautes dont ils ne sont pas responsables?

⁷ Vigen GUROIAN: « The Ecclesial Family : John Chrysostom on Parenthood and Children », dans Marcia BUNGE (dir.), *The Child in Christian Thought*, Grand Rapids, Eerdmans, 2001, p. 67.

⁸ *Ibid.*, p. 68.

⁹ En particulier dans son plaidoyer contre Pélagie en faveur du baptême des enfants. Voir Martha Ellen STORTZ, « Where or When Was Your Servant Innocent? Augustine on Childhood », dans Marcia BUNGE (dir.), *op. cit.*, p. 78-102.

Elaine Champagne, « Des enfants en théologie ? », dans *Pratiques émergentes en théologie : Des printemps théologiques ?*, Étienne Pouliot, Anne Fortin et Elaine Champagne (dir.), Paris, Peeters, 2016, p. 87-102.

La table est mise. Les enfants partagent pleinement notre condition humaine, ils sont de notre chair, ils partagent notre état de fracture. En même temps, ils sont différents. Ce sont des enfants et ils ne peuvent être considérés que graduellement responsables de leurs actes. Même pour Augustin qui n'a pas mâché ses mots en matière de péché, il serait injuste, voire absurde, de traiter les enfants comme des adultes et de les condamner.

Il faut attendre plusieurs siècles, à l'époque des grandes fresques théologiques, à l'époque des grandes synthèses, pour que Thomas d'Aquin ouvre une brèche d'espérance à la question d'Augustin. Le baptême est nécessaire au salut, mais les enfants morts sans baptême ne peuvent aller en enfer puisqu'ils ne sont pas responsables de leurs fautes. Il est légitime de croire que la nouvelle a apporté consolation et réconfort aux parents endeuillés et aux familles. Les petits qui sont restés sur le seuil de l'existence humaine et qui meurent sans baptême avant l'âge de raison ne sont pas destinés à l'enfer. Ils entrent dans ce non-lieu appelé limbes. Dans son contexte, l'idée des limbes visait à soutenir l'espérance des parents chrétiens.

La question du péché, de la grâce et du salut a été au cœur des interpellations théologiques lancées par les réformateurs. Parmi eux, Luther, d'abord religieux puis père de famille, aborde la thématique des enfants. Puisque le salut ne peut être gagné par nos bonnes actions mais seulement reçu du Christ, il nous faut nous tourner vers le service de nos frères et sœurs pour qu'ils découvrent la Lumière du Christ. Or notre premier prochain, ce sont nos enfants. « Pourquoi, nous les aînés, est-ce que nous existons, sinon pour prendre soin, pour instruire et élever les plus jeunes?¹⁰ »

La réplique catholique à la Réforme protestante s'actualise dans un souci renouvelé de l'éducation des croyants, à commencer par les enfants. C'est la naissance du catéchisme. À l'époque, comme c'est le cas de l'éducation en général, l'accent est mis plus sur les contenus à transmettre que sur l'accompagnement des croyants. Certaines figures ont bel et bien développé des courants, voire des écoles de spiritualité qui comptent parmi les richesses de l'héritage chrétien, ces courants étaient surtout réservés aux communautés religieuses et à une certaine élite de la société, aux gens instruits. Ici encore, les enfants sont les grands absents du paysage de ces voies spirituelles.

Au Moyen Âge, les enfants servent comme apprentis dans les Guildes. Durant l'ère industrielle, ils comptent encore comme importante force de travail. À la fin du XIX^e siècle, l'Église, grâce à Léon XIII, s'engage dans un mouvement de promotion de la dignité humaine face aux conditions imposées aux travailleurs. La situation des enfants n'y fait pas exception en même temps qu'elle n'est pas considérée pour elle-même. Par contre, l'art ou la littérature commence à nous révéler leur existence de manière plus spécifique. Qu'il suffise de lire Dickens ou Hugo pour entrevoir à quel point la situation des enfants de paysans ou de classe ouvrière pouvait être difficile dans l'Europe de cette époque. Le foisonnement de fondations religieuses destinées au soin et à l'éducation des enfants en témoigne également.

¹⁰ Jane E. STROHL, « The Child in Luther's Theology », dans Marcia BUNGE (dir.) *op. cit.*, p. 159.

Elaine Champagne, « Des enfants en théologie ? », dans *Pratiques émergentes en théologie : Des printemps théologiques ?*, Étienne Pouliot, Anne Fortin et Elaine Champagne (dir.), Paris, Peeters, 2016, p. 87-102.

Dans la même veine, la brève histoire de la littérature de la jeunesse offerte par Danièle Henky¹¹ retrace les influences de la foi chrétienne sur l'évolution de la littérature d'enfance. Et c'est justement en littérature plutôt qu'en théologie qu'il est possible de trouver quelques traces de la place qu'occupent les enfants dans la vie de foi des chrétiens d'Europe des XIX^e et XX^e siècles. Dans ces récits, envisagés comme témoignages de l'expérience d'une époque et d'un milieu donné, la foi chrétienne est questionnée, mise à l'épreuve. L'épreuve ultime est imposée à la théologie. Le non-sens de la souffrance et de la mort des enfants est cruellement exposé. L'espérance du monde à venir ne suffit pas à apaiser cette douleur, qu'elle soit parentale, existentielle ou spirituelle. Dostoïevski, dans les *Frères Karamazov*, est peut-être celui qui en témoigne de la manière la plus poignante en faisant dire à Ivan : « Quand même cette immense fabrique (le monde) apporterait les plus extraordinaires merveilles et ne coûterait qu'une seule larme d'un seul enfant, moi, je refuse [...] Ce monde de Dieu, je ne l'accepte pas, et quoique je sache qu'il existe, je ne l'admets pas. Ce n'est pas Dieu que je repousse, notez bien, mais la création, voilà ce que je me refuse à admettre [...] Très respectueusement, je rends à Dieu mon billet d'entrée dans un tel monde¹². »

Ce que Ivan ne peut admettre, c'est que des biens pensants en arrivent à justifier d'une quelconque manière la souffrance ou la mort imposée aux enfants : « Je veux être présent quand tous apprendront le pourquoi des choses. Mais les enfants, qu'en ferai-je? Je ne peux résoudre cette question. Si tous doivent souffrir afin de concourir par leur souffrance à l'harmonie éternelle, quel est le rôle des enfants? On ne comprend pas pourquoi ils devraient souffrir, eux aussi, au nom de l'harmonie. Pourquoi serviraient-ils de matériaux destinés à la préparer¹³? »

Dans *Le Mystère des Saints-Innocents* que nous raconte si bellement Péguy, il est question de beauté du monde, de rire et de jeux. Et d'enterrements d'enfants. Un Mystère. Durant tous ces siècles de vie chrétienne, quelle fut la proposition offerte par la liturgie à l'occasion de la mort d'enfants? Les dictionnaires et les historiens y font à peine allusion. Pendant longtemps, le Missel romain ne distingue pas les enfants des adultes. Mais le Missel de Paris de 1738 retient ici l'attention. Le texte témoigne véritablement de compassion envers les parents. Les enfants sont « les bénis du Père qui reçoivent le Royaume » sans mérite de leur part mais par « grâce du Miséricordieux ». Il est étonnant de voir à quel point la théologie de ce texte s'accorde bien avec l'exégèse contemporaine d'un Simon Légasse¹⁴, par exemple, à ce sujet. Le Missel de Paris laisse également place à l'expression de ce désir si fort de retrouver les enfants « perdus » par le deuil : « Accordez-nous [...] au paradis de nous retrouver pour toujours en compagnie de ces petits bienheureux¹⁵. » Mais il semble que le Missel de Paris fasse exception.

¹¹ Danièle HENKY *L'Art de la fugue en littérature de jeunesse : Giono, Bosco, Le Clézio, maître d'école buissonnière*, Bern, Peter Lang, 2004.

¹² Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski, *Les frères Karamazov*, Partie II, Livre V, chapitre 4.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ S. LÉGASSE, *Op.cit.*, p. 8.

¹⁵ « Messe pour les funérailles d'un enfant du "Missel de Paris" de 1738 », annexe 32, dans Philippe ROUILLARD, *Histoire des liturgies chrétiennes de la mort et des funérailles*, Paris, Cerf, (coll. Histoire), 1999, p. 155-156.

Elaine Champagne, « Des enfants en théologie ? », dans *Pratiques émergentes en théologie : Des printemps théologiques ?*, Étienne Pouliot, Anne Fortin et Elaine Champagne (dir.), Paris, Peeters, 2016, p. 87-102.

Au XX^e siècle, l'Église participe de cet intérêt grandissant pour les enfants dont témoigne par ailleurs le développement de la psychologie et de la pédagogie. Mais à l'instar des peintures des siècles passés et jusqu'à l'époque romantique, les enfants semblent perçus en Église comme des adultes miniatures. La sainteté de certains enfants est même mise en valeur. Mais je trouve troublant de constater à quel point ce qui retient l'attention chez tous ces enfants, ce qui fait leur gloire, c'est la manière dont ils ont souffert comme des adultes. C'est leur martyr. Est-ce que la canonisation d'enfants vise à donner espérance aux croyants dont les souffrances n'auront pas été vaines? Est-ce qu'il n'y a pas là le grave danger d'une théologie qui justifierait en quelque sorte l'injustifiable, la souffrance imposée aux enfants, par exemple dans des cas d'abus? La question d'Ivan semble demeurer entière.

Il semble que ce qui est mis en cause ici par les littéraires et les penseurs soit justement l'inadmissibilité de certaines représentations d'un dieu irrationnel et despote, d'un dieu pervers. Or dans toute la cruauté de l'expérience d'un monde injuste et souffrant, c'est l'image de la souffrance de l'enfant innocent qui cristallise avec le plus de force la critique de théologies devenues inaccessibles ou insensibles aux plus petits. Le regard porté sur les enfants devient l'argument ultime pour dénoncer les logiques irrecevables de ces théologies. Il faudra attendre jusqu'à la fin du XX^e siècle pour que ces questions, et d'autres encore, soient mises à l'ordre du jour de l'Église.

Vatican II, l'année internationale des enfants et leurs suites

Avec le concile Vatican II et depuis lors, de multiples appels ont été lancés pour raviver et renouveler des théologies « parlantes » pour le monde d'aujourd'hui. Je voudrais simplement souligner au passage l'importance de l'*aggiornamento* au sujet la question qui nous préoccupe. En effet, les enfants n'ont pas été un thème très important à l'occasion du concile Vatican II. Mais chose étonnante, il en a bel et bien été question directement et indirectement.

Le fait que le Concile, en tenant compte des apports de la modernité, mette en valeur la dignité de toute personne humaine et par conséquent des laïcs en Église, le fait qu'il souligne l'importance de la famille comme cellule ecclésiale et qu'il reconnaisse la place des non-chrétiens dans l'œuvre de Dieu invite à penser l'humanité autrement. Et c'est à cette humanité qu'appartiennent aussi les enfants. L'appel à un retour aux sources bibliques et patristiques pour réfléchir la foi chrétienne et l'adoption de l'herméneutique dans les pratiques théologiques préparent un terrain propice pour revisiter les textes évangéliques où des enfants sont présents. La compréhension renouvelée que l'Église a d'elle-même et de son rapport au monde porte également en germe la transformation de la place qu'elle accorde aux enfants.

Il y aurait beaucoup à dire au sujet des transformations du XX^e siècle, en particulier en matière d'éducation de la foi des enfants. Je m'intéresserai plutôt ici aux théologies de l'enfance et aux théologies des enfants.

Elaine Champagne, « Des enfants en théologie ? », dans *Pratiques émergentes en théologie : Des printemps théologiques ?*, Étienne Pouliot, Anne Fortin et Elaine Champagne (dir.), Paris, Peeters, 2016, p. 87-102.

Dans le même souffle du renouveau qui a habité l'Église du Concile, un texte phare et unique paraît sous la plume du théologien Karl Rahner¹⁶. Le texte nous emmène hors des sentiers battus. Je n'en connais aucun de semblable. Il est bien de son auteur : riche, dense et profond. J'en retiens quelques pistes. Rahner campe tout d'abord sa réflexion « pour une théologie de l'enfance » dans la « dignité propre à l'enfance ». Cette dignité, il la fait ressortir d'une perspective sur le temps de l'enfant. L'enfant ne tire pas sa valeur de son potentiel à devenir adulte; l'enfance n'est pas comprise comme un état temporaire qu'il faut éventuellement abandonner derrière soi. Au contraire, la richesse propre à l'enfance réside dans la posture particulière de l'enfant pour qui l'existence est tout entière « devant lui », ouverte au présent de son advenir. L'accomplissement de notre vie humaine, son achèvement, ce que les chrétiens appellent l'éternité, peut ici se comprendre comme « la valeur permanente que prend aux yeux de Dieu [notre] existence forgée librement¹⁷. » L'épanouissement et l'éternité sont entièrement offerts devant nous – et pas seulement dans une étape ultérieure – dans le présent de ce que nous devenons. Ainsi consentie, l'enfance n'est plus derrière nous mais sans cesse devant nous. Rahner fait encore remarquer que l'enfant, dès son commencement, ne devient pas humain; il l'est. L'enfant est un être humain qui commence d'un commencement ambigu. L'enfant est plongé – « jeté » dans l'histoire, pour reprendre les mots des philosophes – et dès son commencement, il est marqué par la souffrance, le mal, la mort en même temps qu'il est enveloppé de cet amour qui prend Dieu aux entrailles (sa miséricorde). Ce petit humain qui commence, Rahner rappelle encore son altérité inaliénable, mystère qui nous renvoie ultimement à la transcendance, au mystère même de Dieu. Enfin, Rahner s'arrête sur la dimension de la filiation, à la fois humaine et théologique, à laquelle nous renvoie la thématique de l'enfance. L'accent est mis sur la filiation comme devenir. Rahner met en relief ce dont témoigne l'enfance et auquel nous sommes tous conviés : cette « attitude de confiance qui enveloppe le fond de l'existence, cet abandon inconditionné au mystère qui la régit sous le signe d'un amour intimement proche qui protège et pardonne¹⁸. » Même lorsque les contextes de la vie concrète ne sont pas favorables, l'expérience de la confiance et de l'abandon au mystère d'amour ouvrent en quelque sorte en l'humain le chemin de l'accomplissement de la filiation « divine ». C'est pourquoi pour Rahner, la filiation, l'enfance, sont devant soi plutôt que derrière. C'est l'« à venir » qui nous ouvre à Dieu.

Dans l'émergence des théologies contextuelles, les théologies de l'enfance ont ceci de particulier qu'elles concernent l'ensemble de l'humanité et pas seulement des populations injustement laissées pour compte ou des situations particulières. L'enfance fait partie de la condition humaine. Elle fait partie de qui nous sommes; elle en est le chemin obligé. Tant d'un point de vue biologique, psychologique que spirituel, notre enfance habite, consciemment ou non, tous nos passés, tous nos présents et si l'on en croit Rahner, tous nos avens. En intégrant la perspective de l'enfance à la question de qui nous sommes, il n'est plus possible de penser l'humain de la même manière, ni sa relation à Dieu ni sa

¹⁶ Karl RAHNER, « Pour une théologie de l'enfance », *L'anneau d'Or* 120 (1964), p. 429.

¹⁷ *Ibid.*, p.429.

¹⁸ *Ibid.*, p. 436.

Elaine Champagne, « Des enfants en théologie ? », dans *Pratiques émergentes en théologie : Des printemps théologiques ?*, Étienne Pouliot, Anne Fortin et Elaine Champagne (dir.), Paris, Peeters, 2016, p. 87-102.

responsabilité dans le monde. Est-il exagéré de dire que nos théologies classiques, pour parler au monde et être crédibles, doivent passer au feu de l'enfance?

Depuis 1989, convention sur les droits de l'enfant

En 1924, puis en 1959, les Nations Unies adoptent une première puis une deuxième *Déclaration sur les droits de l'enfant*¹⁹. Pour sensibiliser à la cause des enfants compte tenu du peu d'impact de ces Déclarations, l'UNESCO décrète 1979 « Année internationale de l'enfant ». Un nouveau document est adopté en 1989, la *Convention sur les droits de l'enfant*²⁰, qui cette fois dépasse une valeur purement éthique et s'inscrit dans un cadre juridique²¹. À ce jour, tous les pays – sauf la Somalie et les États-Unis – en sont signataires. Une évolution se remarque entre les textes. Aux droits-créances que sont la protection et la sécurité par exemple, la Convention de 1989 ajoute les droits-libertés telles que la liberté d'expression ou d'association. Le philosophe Alain Renaut fait remarquer les questions soulevées par un tel déplacement, la tentation actuelle étant d'effacer l'altérité de l'enfance²². D'une part, les enfants demeurent des sujets de droits particuliers. D'autre part, le droit ne peut suffire à définir ce qui est essentiel à la vie et au développement de l'enfant : empathie, chaleur, compréhension. « Ceux qui se contenteront de faire ce à quoi ont droit les enfants avec lesquels ils sont en relation [...] en feront moins que ce qu'ils doivent²³. » Une éthique de sollicitude est nécessaire. « La survie ainsi que le bonheur présent et futur des enfants dépendent de notre capacité à accomplir, sans contrainte, un certain nombre d'obligations à leur égard²⁴. » Nos sociétés sont convoquées à réfléchir à leur rapport à l'enfance.

Dans le contexte occidental contemporain de pluralisme culturel et de sécularisation, alors que le statut de sujet est souvent reconnu même aux petits enfants²⁵, des recherches

¹⁹ [<http://www.humanium.org/fr/normes/declaration-1959/texte-integral-declaration-droits-enfant-1959/>] (consulté en mai 2014).

²⁰ [<http://www.humanium.org/fr/convention/texte-integral-convention-internationale-relative-droits-enfant-1989/>] (consulté en mai 2014).

²¹ « Le Comité sénatorial permanent des droits de la personne [...] a été autorisé par le Sénat le mercredi 30 novembre 2011 à étudier, pour en faire rapport, des questions concernant la question de la cyberintimidation au Canada en ce qui concerne les obligations internationales du Canada en matière de droits de la personne aux termes de l'article 19 de la Convention des Nations Unies relative aux droits de l'enfant. » (*Journaux du Sénat*, 1^{re} session, 41^e législature, 61 Elizabeth II, #109, 18 octobre 2012, Annexe, p. 1638. En ligne : [http://www.parl.gc.ca/content/sen/chamber/411/journals/pdf/109jr_2012-10-18.pdf] (consultée en mai 2014)

²² Alain RENAUT, *La libération des enfants. Contribution philosophique à une histoire de l'enfance*, Paris, Hachette Littérature, 2002, p. 459.

²³ Onara O'NEILL « Children's Rights and Children's Lives », *Ethics* 98/3 (1988), p. 449, cité dans A. RENAUT, *Ibid.*, p. 435.

²⁴ A. RENAUT, *Ibid.*, p. 443.

²⁵ Voir, par exemple, Jean-Claude AMEISEN, « Pour une approche éthique : l'enfant comme sujet », *Enfance dangereuse, enfance en danger?*, Paris, Érès, 2007, p. 63-79; Anemie DILLEN, « "L'essentiel est invisible pour les yeux". Des familles contemporaines en tant que sujets religieux? », *Lumen Vitae* 4 (2005), p. 423-438; Janine ABECASSIS, « Le bébé comme sujet : De l'interaction à l'intersubjectivité », Unité de recherche en psychologie, Université de Strasbourg, [s.d.]. En ligne : [<http://urp-scls.u-strasbg.fr/Janine%20ABECASSIS-actes1.pdf>] (consulté en mai 2014)

Elaine Champagne, « Des enfants en théologie ? », dans *Pratiques émergentes en théologie : Des printemps théologiques ?*, Étienne Pouliot, Anne Fortin et Elaine Champagne (dir.), Paris, Peeters, 2016, p. 87-102.

sur la vie spirituelle des enfants apparaissent du côté des sciences humaines et de l'éducation.

En 1989, le gouvernement britannique fait même inscrire la spiritualité au curriculum de l'éducation publique. Psychologues, éducateurs, philosophes, travailleurs sociaux, anthropologues, juristes, décideurs politiques, gens de postures religieuses et philosophiques diverses s'intéressent à l'impact de la vie spirituelle (des enfants eux-mêmes) sur le développement intégral des enfants. Des regroupements, des associations naissent en cet essor. J'ai présenté ailleurs ces recherches en émergence dans les années 1990²⁶. Ce qui retient ici mon attention, c'est la nouveauté du phénomène. Alors que la spiritualité était traditionnellement considérée comme une thématique religieuse, elle rassemble maintenant des chercheurs et des praticiens d'horizons professionnels très diversifiés – où les théologiens occupent une place parmi d'autres – alors que tous partagent un intérêt marqué pour le mieux-être des enfants. Des pistes de réflexion émergent d'une telle conversation à plusieurs voix. Alors que dans les premières années, l'accent était mis sur les définitions de la spiritualité et sur la manière de la reconnaître et de la soutenir chez les enfants, il semble que les questions soulevées actuellement font ressortir avec plus d'acuité certains enjeux existentiels propres à leur état d'enfants. La vie spirituelle, au contraire d'un bien de consommation de luxe, peut être ce levier qui soutient les enfants vivant des situations de souffrance. Derrière la thématique de la résilience, celle des enjeux du pouvoir ou encore celle de la place accordée à la corporéité²⁷ dans nos sociétés dont le réflexe est souvent de consommer tant les choses que les gens, la question ultime portée par l'humain dans sa plus grande vulnérabilité ressurgit devant la souffrance des enfants. De manière surprenante dans un contexte de laïcité croissante, la théologie – et pas seulement chrétienne – est sollicitée. Elle est appelée à une parole humble qui fasse sens sur ce que c'est que d'être humain et qui éclaire notre agir, en particulier à l'égard des plus petits des nôtres, comme si les enfants et les religions pouvaient ensemble nous apprendre ce que c'est que d'être humains.

Par rapport aux théologies traditionnelles, tout un renversement est rendu possible l'approche proposée par la théologie pratique. Les théologies chrétiennes de l'enfance cherchent aujourd'hui à articuler avec réalisme, avec les enfants, l'expérience de l'enfance, la vie quotidienne des enfants et la promesse de vie d'un Dieu qui s'est fait l'un de nous, qui nous a fait à son image et qui s'est aussi fait enfant.

Dans un monde où la science et le savoir laissent entrevoir le pouvoir de l'humain à tout contrôler de sa vie et de sa mort, et alors que les propositions (mêmes chrétiennes) de spiritualité idéalisent parfois la quiétude et invitent à la transcendance de soi, Bonnie Miller-McLemore met en relief, dans l'imprévisibilité et le chaos de la vie familiale, une spiritualité chrétienne qui intègre la vie, la transformation et la créativité du jeu : « *I want to insist that grace is active not only when we're passive and quiescent or tranquil and*

²⁶ Elaine CHAMPAGNE, « Les enfants et la spiritualité : deux mystères... Développements récents de la question de la spiritualité des enfants », *Sciences pastorales* 19/2 (2000), p. 201-218.

²⁷ Voir par exemple les thématiques des derniers congrès de l'Internationale Association for Children's Spirituality [<http://www.childrenspirituality.org/>] (consulté en mai 2014).

Elaine Champagne, « Des enfants en théologie ? », dans *Pratiques émergentes en théologie : Des printemps théologiques ?*, Étienne Pouliot, Anne Fortin et Elaine Champagne (dir.), Paris, Peeters, 2016, p. 87-102.

*mindful but also when we are deeply involved in the activities of childhood and parenthood themselves*²⁸. »

Dans un monde où l'individualisme et l'autonomie font figures de valeurs importantes, David Jensen propose une théologie de l'enfance sous la thématique de la vulnérabilité : « *If vulnerability is a dimension of the imago Dei, it does not emerge as an essence of children's lives, but in the network of difference and personal relationship in which children live. Children are vulnerable to others, and thus point to the God of Christian faith and the creatures God creates in love*²⁹. »

Comment alors se situer par rapport à la violence? Comment développer des pratiques de vulnérabilité qui témoignent sans démission, devant le mal, d'un Dieu qui s'est fait vulnérable?

Qu'en est-il alors des situations d'abus quant à la vulnérabilité des plus petits? La nudité des enfants ne nous dit pas seulement leur innocence; elle témoigne aussi de leur souffrance, elle nous confronte, parfois à notre honte – on se rappelle cette photo de Kim Phuc brûlée au napalm durant la guerre du Viet Nam – comme nous le rappelle Anne Richards³⁰ : « *We live in a society which promotes the safeguarding and care of vulnerable and hurt children, but at the same time we live in a culture which exploits and exposes them. The theological importance of the naked child in our midst is therefore paramount for the kind of society we should aim to achieve, and the message of love we should promote*³¹. »

Saurons-nous poursuivre cette réflexion qui nous renvoie à notre propre mise à nu?

Alors que monte l'inquiétude contemporaine devant la détérioration de l'environnement, Keith White propose d'intégrer l'expérience des enfants tant dans notre relation à la création que dans notre lecture des récits bibliques de la création³². Les possibles sont nombreux : repenser la parole, revisiter le salut, le péché, le pardon, la mort, en intégrant dans la réflexion et en considérant dans une éthique de sollicitude la portée pour les enfants des propositions théologiques avancées. Est-ce possible? Et comment s'assurer alors que la parole offerte aux enfants soit crédible et vivante à leurs oreilles aussi? Est-elle Bonne Nouvelle pour eux aussi? Cette relecture ne serait-elle pas alors Bonne Nouvelle pour nous aussi?

²⁸ Bonnie MILLER-MCLEMORE, *In the Midst of Chaos. Caring for Children as Spiritual Practice*, The Practices of Faith Series, San Francisco, Jossey Bass, 2007, p. 20.

²⁹ David JENSEN, *Graced Vulnerability. A Theology of Childhood*, Cleveland, Pilgrim Press, 2005, p. 48-49.

³⁰ Anne RICHARDS, « Nakedness and vulnerability », dans Anne RICHARDS, Peter PRIVETT (dir.), *Through the Eyes of a Child. New Insights in Theology from a Child's Perspective*, London, Church House Publishing, 2009, p. 21-43.

³¹ *Ibid.*, p. 43.

³² Keith WHITE, « Creation », dans A. RICHARDS, P. PRIVETT (dir.), *Ibid.*, p. 43-63.

Elaine Champagne, « Des enfants en théologie ? », dans *Pratiques émergentes en théologie : Des printemps théologiques ?*, Étienne Pouliot, Anne Fortin et Elaine Champagne (dir.), Paris, Peeters, 2016, p. 87-102.

En même temps que certains s'intéressent à la capacité qu'ont les enfants de philosopher³³, des théologiens, en particulier dans le monde germanique, se sont intéressés à la parole des enfants. Des Belges et des Français ont également emboîté le pas. Il s'agit pour eux non pas de développer une théologie pour les enfants mais bien de se rendre attentif à une théologie élaborée par et avec les enfants.

Pour des chercheurs comme Anton Bucher, les enfants sont capables d'envisager par exemple la question de Dieu, celle de la vie ou celle de la mort³⁴. Déjà, ils se les posent et les posent souvent aux adultes. Comment alors les accompagner pour que le chemin de cette quête spirituelle fasse émerger une parole authentique qui soit la leur? Reconnaître aux enfants la qualité de sujets, c'est reconnaître toute la valeur de l'initiative de leurs questions. C'est leur reconnaître la capacité à exprimer une parole qui leur est intérieure en même temps qu'elle est offerte au dialogue, à la conversion puisqu'elle est, avec celle des adultes, parole en recherche.

Bien sûr, la parole d'un enfant sera différente de celle d'un adulte. Notre altérité est incontournable. Cela a été précédemment mentionné : les enfants sont radicalement autres, en même temps que toute vie humaine porte et a été portée par l'enfance. Il ne s'agit donc pas ici de renoncer à la parole adulte ni à la richesse et à la complexité du discours théologique, mais peut-être simplement de reconnaître qu'ensemble, nous ne sommes pas de trop pour sonder l'Indicible.

La question de la vérité de cette parole ou celle des compétences à développer pour soutenir une telle parole avec les enfants interrogent notre posture de croyants. Ces questions sont abordées, par exemple, dans le film documentaire (auparavant signalé) de Guy Rainotte : *Dieu? La parole aux enfants*. La vérité est-elle un objet à détenir ou à transmettre comme le témoin d'une course à relais? Notre approche de la vérité n'est pas sans liens avec notre relation à Dieu. Avons-nous chosifié Dieu dans nos catéchèses ou dans nos discours? Pouvons-nous, comme adultes, parler de notre quête de sens et de notre relation à Dieu autrement que par les formules préfabriquées, d'une manière qui soit en constant mouvement de dialogue avec la Tradition et avec les hommes, avec les femmes et avec les enfants d'aujourd'hui?

Dans *Dieu? La parole aux enfants*, je retiens, à la suite de Petra Freudenderger-Lötz, qu'il importe de ne pas en rester à une écoute des enfants. Comme les théologiens, comme théologiens puisque c'est de cela qu'il est question, les enfants ont aussi besoin qu'une parole leur soit offerte par la Tradition et par la communauté. Ils ont besoin de ce dialogue avec des adultes qui soient capables d'une parole authentique, qui vienne de l'intérieure et qui soit elle-même en conversation avec la Tradition et la communauté.

³³ Mentionnons Matthew Lipman, créateur de cette approche, et Michel Sasseville, au Québec. Matthew LIPMAN, M., A. M. SHARP, et F.S OSCANYAN, *Philosophy in the classroom*, Philadelphia, Temple University Press, 1980; Michel SASSEVILLE (dir.), *La pratique de la philosophie avec les enfants*, Ste-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999.

³⁴ Guy RAINOTTE, *Dieu? La parole aux enfants. Pédagogie pour une spiritualité en mouvement*, film documentaire, Paris, Productions Méromédia, Fondation pasteur Eugène Bersier, 2010, 88 min.

Elaine Champagne, « Des enfants en théologie ? », dans *Pratiques émergentes en théologie : Des printemps théologiques ?*, Étienne Pouliot, Anne Fortin et Elaine Champagne (dir.), Paris, Peeters, 2016, p. 87-102.

Dans cette conversation à voix multiples, la parole peut se faire vivante; elle nous fait nous rencontrer les uns les autres.

Conclusion

Il reste aujourd'hui encore beaucoup à faire pour que l'écoute et le partage de la parole de Dieu soient actualisés. « Comment cela se fera-t-il? » (Lc 1,34) Faire théologie aujourd'hui, dans la société qui est la nôtre, avec les enfants, tient-il de la caricature ou de l'utopie?

À travers ce trop bref parcours, nous avons pu constater une certaine évolution. L'enfant – le plus petit et le plus vulnérable, celui que nous ne voulons pas être – est placé au milieu de nous pour que nous lui fassions une place. La spiritualité des premiers siècles va s'inspirer de l'enfant pour évoquer le cheminement de foi. La foi n'est pas un objet à acquérir mais une route à entreprendre. Même si l'éducation des enfants dans la foi fera l'objet d'une attention réelle et grandissante à partir du concile de Trente, les questions liées à ce que nous sommes comme humains et comme monde, liées à la quête de sens, à la présence de Dieu et à savoir qui est Dieu sont traversées au fil des siècles, comme en sourdines, par la présence des enfants. Leur souffrance mais aussi leur jeu, leur vitalité, leur vulnérabilité, leur imprévisibilité, leur altérité, leur mystère et leur parole nous engagent à revisiter jusqu'à ces fondements ce à quoi nous croyons pour que naisse encore une parole vivante.

Est-ce donner trop d'importance aux enfants? Est-ce que faire théologie est une mission qui appartient bel et bien à tous les croyants? « Ah! Si le Seigneur pouvait mettre son Esprit sur eux pour faire de tout son peuple un peuple de prophètes. » (Nb 11,29) L'Église en serait toute transformée.